

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



## Arax Utudjian & Armenak Sarkissian



*Par Llatie Amor Sarkissian*

Mes grands-parents maternels sont arméniens.

Ma grand-mère s'appelait Arax Utudjian, elle est née en 1892 à Constantinople, au temps de l'Empire ottoman.

Mon grand-père s'appelait Armenak Sarkissian, il est né en 1880 à Tbilissi (capitale de l'actuelle Géorgie) et a grandi à Constantinople. Plus tard il s'est exilé au Caire où il a fini sa vie.

Ils se sont mariés en 1914 et sont partis sur les routes de l'exode, fuyant la guerre et échappant au génocide de 1915.

Jusqu'en 1918, ils vivent à Van, puis à Erevan (capitale de l'actuelle Arménie) où Maman, Seda, leur fille unique, naît en 1917. Puis ils reviennent à Constantinople pour essayer de retrouver leurs biens, maisons et magasins... Tout est perdu pour eux. Leur relation se détériore et ils décident de se séparer.

Au début des années 20, la plupart des Arméniens survivants quittent la Turquie. Ma grand-mère part pour Paris, prévoyant de faire venir rapidement sa mère (mon arrière-grand-mère) et sa fille (ma mère). Peu après elle apprend que sa mère est morte et que sa fille a été confiée à son père Armenak. Celui-ci s'en va vers l'Égypte mais Arax l'ignore et ne le découvrira qu'en 1948, restant tout ce temps sans nouvelles de sa petite.

Quand elle retrouve Seda, celle-ci vit à Tanger où elle est mariée avec mon père, un jeune maroco-espagnol.

Ma grand-mère vient s'installer à Casablanca après la mort de sa fille en 1957 (j'ai 3 ans). Elle est le seul membre que j'ai connu de ma famille maternelle arménienne. Elle est décédée à l'âge de 100 ans en 1992 à Casablanca.

Je n'ai jamais rencontré mon grand-père Armenak dont elle m'a toujours parlé avec admiration et amour.

Son histoire, indissociable de la grande Histoire et du génocide des Arméniens de 1915, est racontée dans le livre *Sonate arménienne* de Franck Perrussel & Llatie Amor Sarkissian (Arcadia Éditions, 2015) :

Ma Chère Arax, petite Abuelita chérie,

Cette lettre pour te dire que « je n'oublierai jamais », pour te conter ce qui réveille ton souvenir dans mon cœur quand je suis loin de toi et te dire toute mon affection. [...]

Tu portes le nom d'un Fleuve qui traverse l'Arménie et la Turquie, un fleuve témoin de l'histoire des Arméniens, tu as toujours insisté là-dessus, tu disais que ton prénom en quelque sorte t'avait prédestinée à toutes les souffrances que tu as eues à charrier tout au long de ta vie, comme ce fleuve qui a vu dans son lit le sang des innocents, le sang des Arméniens. [...]

Mais toi tu as toujours refusé d'être victime, tu as cultivé et alimenté, alors que tu avais perdu la vue, les lueurs de lumière qui apparaissaient et béni toutes les grâces qui s'offraient à toi au cœur de ta tourmente. Tu as œuvré pour garder une bonne santé, un bon moral, de l'humour, une belle allure, une élégance, ton autonomie, un esprit ouvert et un cœur rempli d'amour.

Tu insistais pour que je n'oublie pas que tu étais née en 1892 - tu as inscrit cette date sur ton éventail, épinglé au mur près de ton lit - à Constantinople, Istanbul, c'est pareil tu me disais. Cette ville splendide, resplendissante depuis toujours, c'était la célèbre Byzance!

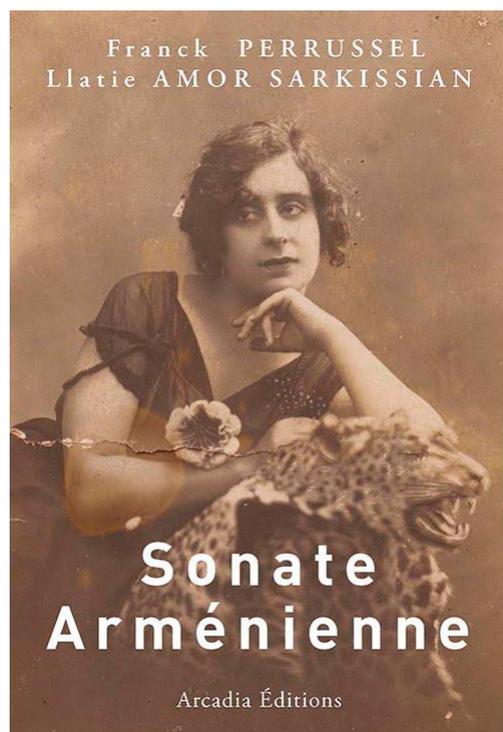
Tu as marqué et imprimé en moi profondément ton regard, ton esprit. Tu m'as bercée de ton âme de poète, avec tes récits sans fin tu as forgé mon caractère, ma personnalité romantique, forte et rebelle, un peu comme toi.

Tu ne savais pas à quel point tu avais le rôle, la mission d'éducatrice et d'initiatrice. Tu pensais que dans notre vie au Maroc tu n'avais aucune influence à cause de ta cécité, de ton statut de réfugiée pensionnaire des Nations Unies et du peu d'importance que les autres t'accordaient. [...]

Petite grand-mère de l'exil et du voyage, de l'errance et de l'espérance, je t'ai appelée Abuelita, j'avais tout juste trois ans, je ne comprenais que l'espagnol et parlais peu. Plus tard pour les tendres câlins tu devenais Babouchka, avec tes récits de Russie qui nous transportaient toutes les deux à Moscou dans les demeures somptueuses de la société que tu fréquentais avant la Révolution, et au galop dans les plaines d'Ukraine et en Arménie, à cheval sous la neige et dans les vastes forêts qui me faisaient fantasmer !

Tu as eu beaucoup de prénoms, c'était l'histoire de ton voyage qui voulait cela.

Tu me racontais que ta belle-mère Haykuhi, la mère de ton mari Armenak, t'appelait Rose, elle disait que ce prénom t'allait encore mieux tant elle te vouait une véritable vénération, tu étais sa rose ! À ton arrivée à Paris vers 1920, tu avais fini par trouver du travail dans l'atelier d'une maison de haute couture du boulevard Haussmann. Là, les filles t'avaient baptisée « Louise », c'était disaient-elles plus facile à se rappeler qu'Arax, ton prénom oriental.



Tu ne trouvais pas cela dur d'être dépossédée de ton identité, le peu qui te restait alors, tu disais que c'était normal, que c'était à nous de nous adapter et d'accepter tout ce que les autres attendaient de nous. La France vous avait accueillis et c'était extraordinaire. Il fallait se plier pour plaire et y faire sa place...

C'est ainsi que tu avais commencé à Paris, toi Arax, enfant choyée et jeune fille adulée par ses parents, raffinée et cultivée, privilégiée avant les persécutions et les massacres des Arméniens en Turquie.

Tu as eu beaucoup de courage et ta beauté venait de cette immense force spirituelle que tu déployais. Ta volonté et ton acharnement au travail t'auront hissée au rang de chef d'atelier de couture, puis de styliste modéliste, te permettant d'affirmer et d'épanouir ton talent créatif. Bien sûr tout cela a été dur et t'a demandé une grande capacité d'adaptation et surtout une grande endurance morale et physique.

Vingt-cinq ans plus tard, après le crépuscule du désespoir, lorsque tu as retrouvé ta Chère Seda, ta fille disparue de ta vie, tu as eu l'occasion de connaître un nouveau miracle, l'aube d'un nouveau bonheur, en la rejoignant au Maroc, à Tanger et Tétouan où elle vivait depuis peu. Là-bas, Maman avait choisi pour toi un prénom russe et arabe aussi, pour t'intégrer à son environnement, tu étais devenue Nadia. Arax de Turquie, Rose d'Arménie, Louise de Paris, Abuelita (petite grand-mère dans notre langue maternelle espagnole) pour les petits enfants, Nadia pour la société au Maroc... Quelle aventure ! Quel pèlerinage ! Quel exode !

Tu as eu une enfance et une jeunesse très heureuses, tu m'en parles toujours avec extase, enfant unique gâtée à l'extrême par ton père, éduquée sévèrement par ta mère qui malgré tout te comblait d'amour.

Tu avais autour de toi des précepteurs chargés de ton instruction et de ta culture, tu jouais du piano, le chant était ta passion, l'opéra te fascinait et tu aurais bien choisi cette voie si ton entourage ne s'y était opposé tant cet univers d'artistes ne convenait pas à cette époque-là aux « jeunes filles de bonne famille ». [...]

Jusqu'à tes dix-huit ans, entre tes études au collège français de Constantinople, tes cours privés, ton premier travail bénévole que tu avais choisi de prendre dans un orphelinat de ton quartier, tes premiers battements de cœur aux bals où tu adorais te rendre, tu vivais épanouie, insouciant et heureuse, une vraie romantique de « ton époque ». [...]

Tu faisais partie des quelques Arméniens les plus chanceux, dont la plupart vivaient à Constantinople, Smyrne ou Van, où tu t'étais retrouvée, cette seule région de l'Est de la Turquie qui échappa aux massacres, grâce aux Russes qui vous en firent échapper par dizaines de milliers. Vous aviez pu quitter la Turquie et vous exiler un peu partout dans le monde (en Russie, en Arménie, au Caire, à Paris, New York, Boston, Londres, Buenos-Aires, Beyrouth, Damas, Ispahan, Jérusalem). Et toi, d'Istanbul à Van, de Batoum à Erevan, puis à Tbilissi et Moscou, tu as fini par revenir à Istanbul pour en repartir définitivement au début des années vingt. Paris t'a ouvert ses bras, tu y as vécu plus de cinquante ans ! Paris la plus belle ville du monde, après Istanbul, tu me le répétais sans cesse.

Dans les années cinquante, tu as vécu avec ta fille par intermittence, quatre mois par an à Tanger, à Melilla. Tu as parcouru avec elle l'Espagne, Madrid, Séville, Cordoue, Grenade, Malaga. Et un jour tu as dû quitter Paris et ton compagnon Jean Darcy car une immense tragédie s'abattait sur toi à nouveau. Après un an de lutte pour accompagner ta fille hospitalisée à Villejuif, traversant quotidiennement tout Paris depuis Vincennes, tu perdais ta seule et unique enfant, ton soutien, ton pilier. Tu choisis alors de venir rejoindre tes petits enfants qui avaient besoin de toi à Casablanca. Maman était morte, nous ne l'avions pas revue depuis un an, j'avais trois ans, mes frères Fayçal et Nagib huit et deux ans... Jean ton compagnon parisien en a tellement souffert, il t'a attendue de longues années, tu avais choisi en venant prendre soin de nous « l'appel du sang », comme tu me l'as toujours dit.

Aujourd'hui, à l'aube de tes quatre-vingt-six ans, je t'écris, je suis à Paris et je veux que tu saches que

je n'ai rien oublié. Tu es un bel exemple de courage dans cette traversée du siècle, tu as chevauché plusieurs continents, tu as été témoin de grands événements de l'Histoire de l'humanité, le génocide des Arméniens, la révolution russe, l'avènement du communisme, la première guerre mondiale en Russie, la deuxième en France, le Maroc colonisé et son indépendance.

Tu as été déchirée par les séparations, les pertes, les deuils, mais tu as toujours chanté et ri pour nous apporter du fond de ta détresse « l'espoir », celui qui t'a toujours donné la force pour avancer, continuer le chemin de ta vie !

Extraits de « Lettres à Arax » in *Sonate arménienne*. Droits réservés, © Arcadia Éditions.

